

LES SENTINELLES DU CRÉPUSCULE

TOME 2 : LA FORÊT SANS VISAGE

Gianmarco Toto

Éditions ThoT
SF & Fantasy

Comédien diplômé d'État en enseignement théâtral, Gianmarco Toto anime des cours de théâtre et dirige une école depuis une trentaine d'années. C'est son travail auprès d'enfants et d'adolescents qui l'a encouragé à l'écriture théâtrale. Nouvelles, pièces de théâtre et autres travaux d'écriture lui sont souvent commandés et font l'objet de projets pédagogiques en France et à l'étranger. Son premier roman, *Les Sentinelles du crépuscule*, est tiré de l'une de ses pièces qui rencontra un vif succès auprès des jeunes. Si Gianmarco Toto a écrit un second épisode, *La forêt sans visage*, c'est parce qu'il s'est attaché à ses personnages : cinq jeunes filles intrépides qu'il a imaginées en s'inspirant de ces femmes qui ont traversé la Seconde Guerre mondiale puis les années cinquante en se révoltant avec courage face aux terribles injustices de ces années-là.

*La vérité luit de sa propre lumière
et on n'éclaire pas les esprits avec les flammes de bûchers.*

VOLTAIRE

Morbide prologue

Londres, quelques mois après l'affaire de Greenvalley Manor.

La morgue du centre de détention grouillait de policiers et de surveillants qui entouraient deux corps allongés recouverts d'un linceul. Devant eux, le médecin légiste patientait en notant les résultats de ses premières analyses. Soudain, les portes battantes s'ouvrirent. Précédés du directeur des lieux, un homme dont le visage restait dissimulé par les bords de son chapeau et une jeune femme, qui semblait être son assistante, s'approchèrent de la table. La rumeur se tut peu à peu. Tous les regards convergeaient maintenant vers le couple qui, dans un ensemble quasi parfait, découvrit les deux cadavres. Le silence était à présent total. Après une certaine hésitation, un des inspecteurs présents prit la parole :

— On les a retrouvés tôt dans la matinée. Le type était inconscient, allongé sur le lit de sa cellule.

— Empoisonnement au curare d'après mes premières observations. Pour l'autre, elle se trouvait sur le sol de la blanchisserie dans le quartier des femmes. Mort par strangulation, ajouta le légiste.

— Et personne n'a rien vu, rien entendu ?

— Aucun témoin, commissaire, répondit le policier qui semblait très embarrassé de la situation.

— Fâcheux. Terriblement fâcheux, fit l'officier de police contrarié avant de recouvrir les visages des deux victimes. Ces deux-là devaient passer la semaine prochaine devant la justice pour une affaire dont je me suis personnellement occupé. Il était question qu'ils soient placés en isolement jusqu'à leur procès. Comment cela a-t-il pu arriver ?

— Nous avons suivi la procédure à la lettre, se justifia le directeur. Les prisonniers ont parfois des réactions imprévisibles et expéditives lorsque leurs codétenus sont des meurtriers d'enfants ou des criminels sexuels. La plupart ont des familles, et l'idée de partager leur cellule avec...

— S'il vous plaît, monsieur le directeur, interrompit fermement l'homme au chapeau. Épargnez-moi ce genre de scénario tout réchauffé. Je me passerai de vos explications sur la psychologie en milieu carcéral si vous me le permettez. Ces deux-là devaient être jugés ensemble pour les mêmes chefs d'accusation. C'est tout ce que je sais. Et comme un fait exprès, ils sont assassinés tous les deux le même jour et quasiment à la même heure. Tout me laisse penser que nous avons affaire à une exécution préméditée et à rien d'autre.

— Et vous en concluez ? demanda le responsable pénitentiaire qui sentait sa gorge s'assécher.

— J'en conclus que ces deux meurtres ont été habilement orchestrés et qu'il y a sans doute une taupe dans votre personnel. Faites donc un peu le ménage dans vos équipes, monsieur le directeur. Et faites transporter les dépouilles à la criminelle. Je veux une autopsie plus poussée.

Sur ces mots, l'officier de police quitta l'endroit en laissant la rumeur envahir à nouveau les lieux. Il s'accouda à une fenêtre du couloir qui longeait la cour intérieure de la prison, sortit sa pipe de la poche de son pardessus et l'alluma en soufflant une

énorme bouffée de fumée qui monta vers le plafond. Son assistante le rejoignit rapidement.

— Vous avez mis une sacrée pagaille dans leurs rangs, patron. Ça discute fort là-bas.

— Je m'en moque. Qu'ils prennent leurs responsabilités et en tirent les conclusions qui s'imposent. Cela ne nous regarde pas.

— Qu'est-ce qu'on fait à présent ? Sans ce procès et les deux coupables de cette affaire, nous sommes dans l'impasse. Vous ne pensez pas ? On va nous demander de classer tout ça.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Moi, je crois qu'il ne faut rien lâcher. J'ai le sentiment qu'on essaie de nous empêcher de progresser dans cette enquête. Quelqu'un ne veut pas que nous poussions plus loin les investigations. C'est gros comme une maison.

— C'est exactement ce que je pense. On dérange.

— Et pour les gosses, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je suis inquiet. Si des malfrats aussi déterminés n'ont pas eu de difficulté à se débarrasser de ces deux-là, ils n'hésiteront peut-être pas à se charger du sort des jeunes qui ont dévoilé leur complot. Place-les sous surveillance, mais discrètement. On ne les lâche plus tant qu'il y a un risque de représailles sur les seuls témoins que nous ayons. Il y a vraiment quelque chose de pas clair dans tout ça, et je trouverai quoi.

— Ça, je n'en doute pas une minute, patron.

— Allez ! Sortons d'ici. Les prisons me fichent toujours le moral dans les chaussettes.

Ils s'éloignèrent jusqu'à ce que leurs pas se mêlent à l'écho des voix perdues du pénitencier.

Rêves de vacances

Déjà l'été. Londres a rangé ses dernières loques de brouillard et laissé le soleil chauffer les beaux jours de juin. La ville s'agite sous cette lumière bienfaitrice. Elle annonce l'arrivée imminente des touristes saisonniers qui profiteront de leur troisième semaine de congés payés. Les conditions de vie de madame et monsieur « tout le monde » font des petits. Ça pouponne dans les jardins publics. Le baby-boom ne s'est jamais si bien porté. La société devient celle de la consommation à tout va. On fabrique, on usine, on facture et le monde poursuit sa modernisation galopante. Cependant, l'Europe n'a pas encore levé son « rideau de fer », les nouveaux dictateurs se sont retranchés derrière des frontières différentes. Ils les appellent « démocraties populaires », mais leur mur est celui de la honte, celui qui divise des familles entières de Berlinois. La décolonisation devient à la mode. À l'autre bout du monde, la France quitte la guerre d'Indochine, mais les États-Unis d'Amérique la transforment en guerre du Vietnam. Les peuples descendent dans la rue, car ils n'en peuvent plus de ces conflits à répétition. Les femmes commencent à faire entendre plus fort leurs voix et aspirent à une plus grande indépendance. D'autres songent aussi dans la solitude de leur chambre. Allongée sur le matelas de son lit, Abigail se souvient.

Quelques mois se sont écoulés après l'affaire du manoir de Greenvalley. Les odieux gérants qui enlevaient les orphelines et les revendaient comme de la vulgaire marchandise croupissaient depuis dans une prison du Sussex grâce au courage et à la persévérance du clan des sentinelles et de l'inspecteur Clift. Les obsèques de l'infortunée Jude, fille des anciens propriétaires de la pension, furent modestes, mais touchantes. Tous avaient tenu à lui rendre un dernier hommage. Elle fut inhumée dans le caveau familial où elle pouvait enfin reposer auprès de ses parents tant chéris. Les Petersen, leurs professeurs de lettres et de sciences, avaient repris la direction de l'établissement qui restait encore clos pour l'instant. Le sympathique couple souhaitait se donner le temps de le transformer en un lieu digne de ses premiers fondateurs et de leur bel humanisme. Les services de l'enfance avaient trouvé prudent de « séparer les adolescentes afin de mieux appréhender les effets d'un éventuel traumatisme ». Abigail et ses amis, qui contestèrent bien évidemment cette décision, durent se contenter de cette raison sans que quiconque ait pris leur avis en compte. Ils avaient donc chacun suivi leur route, mais avaient gardé le contact grâce à une correspondance régulière. La jeune fille avait choisi de rejoindre la capitale et de poursuivre sa scolarité au sein de la *Saint Mary's school*. Cet établissement prestigieux, situé dans un havre de calme et de tranquillité, à deux minutes de la rue animée de Marylebone, dispensait aux étudiantes une éducation à mi-chemin entre tradition et modernité. Le règlement y était très strict, mais l'encadrement était plus tourné vers les qualités propres de chacune. Sa mission consistait à permettre aux élèves de développer une confiance en soi solide et les compétences nécessaires à la réalisation de tout ce qu'elles envisageaient d'entreprendre à l'avenir. Depuis la fenêtre de sa chambre, l'adolescente

ne songeait pas à cet avenir incertain. Elle supportait simplement cette mélancolie qui ne la quittait plus depuis son arrivée en ville. Dehors, les chênes centenaires se gorgeaient de la lumière vive du soleil matinal en laissant passer quelques éclats scintillants qui venaient doucement réveiller les couleurs du petit parc encerclé de sombres grilles en fer forgé. La jeune orpheline entamait ainsi chacune de ses journées, après des nuits trop courtes et un sommeil mouvementé. Les terribles cauchemars qui la hantaient depuis sa retraite forcée au sein d'un hôpital psychiatrique pendant l'occupation allemande persistaient et s'intensifiaient. Les plus récents l'inquiétaient plus que tous les autres. D'ordinaire, quand ses abominables rêves la surprenaient, ils se contentaient de lui montrer des flots d'images incompréhensibles, voire absurdes, des personnages chimériques, des univers irréalistes qui ne l'effrayaient pas plus que ça. La force de l'habitude. Cependant, les derniers mettaient systématiquement Darla en scène. Elle y voyait son amie en grand danger, courant dans une forêt profonde et sans limites, poursuivie par des hordes d'enfants dont on n'apercevait jamais le visage. Lorsque ces créatures sorties tout droit des enfers la rattrapaient, elles s'entassaient sur elle comme une nuée de mouches et l'étouffaient jusqu'à sa disparition complète. C'est à ce moment précis de l'horrible songe qu'Abigail s'éveillait en sursaut, prise d'une angoisse terrible qu'elle commençait cependant à maîtriser. Et puis venaient ses éternelles migraines qui la saisissaient sans prévenir et ne la quittaient plus, la faisant douter sur son état de santé. À *Saint Mary's school*, personne ne connaissait l'existence de ses rêves hallucinatoires. Ses camarades ne soupçonnaient rien. À cause du poids de ce secret encore trop lourd pour elle, Abigail ne s'était fait aucune véritable amie. Elle tâchait toutefois de maintenir de bonnes relations avec les autres, mais sans plus.

C'est l'été. Bientôt les grandes vacances. N'importe quel adolescent se réjouirait à cette idée, mais pour un orphelin, les congés signifiaient avant tout un nouveau placement en famille. Cette perspective n'enchantait guère Abigail, car chaque séjour se déroulait pour elle comme la découverte d'une peuplade indigène dont elle ne comprenait ni les mœurs ni le langage. La dernière « tribu » qui l'avait accueillie lorsqu'elle vivait encore sur le territoire français ne lui avait pas laissé de bons souvenirs. C'était juste avant de rejoindre l'Angleterre. On l'avait placée chez des fermiers du nord de la Picardie qui l'avaient obligée au labeur paysan. Elle avait soupçonné les Gamache de s'être inscrits au registre des familles de tutelle uniquement dans l'espoir d'obtenir de la main-d'œuvre bon marché pendant la saison des fourrages. Comme leurs enfants – deux garçons aussi laids que gras et stupides – étaient de corvée tous les jours, il n'y avait aucune raison que les orphelins hébergés ne participent pas à cette vie champêtre fastidieuse et monotone. Les distractions restaient rares. Hormis quelques courses de vitesse pour attraper des cochons ou des canards qui amusaient les deux rejetons de la maison, ces gens-là n'étaient pas vraiment champions du divertissement. L'unique sortie hebdomadaire se résumait à la messe du dimanche, un comble pour notre jeune Allemande de confession hébraïque. Au souvenir de cette ennuyeuse période passée en Picardie, un rictus moqueur illuminait le visage d'Abigail lorsqu'elle repensait à ces deux garçons. Les deux adolescents ressemblaient à deux boules d'acné juvénile qui sentaient la transpiration et possédaient le même faciès porcine que les gorets qu'ils adoraient poursuivre en pataugeant dans la boue. Ah ! Les fils Gamache ! On devrait les mettre en peinture pour réaliser combien la nature peut se montrer cruelle parfois. Au moment où ce souvenir la faisait

sourire, quelqu'un frappa à la porte de sa chambre. Elle bondit de son lit avec énergie, car elle attendait toujours ce moment avec impatience. C'était une responsable de l'établissement qui venait lui porter le courrier du matin. Après avoir poliment remercié la dame, l'adolescente s'allongea sur son matelas et observa les deux lettres entre ses mains. La première provenait du service de l'aide à l'enfance et la seconde de celle qui était devenue comme une sœur pour elle. Kristen lui avait envoyé des nouvelles depuis Birmingham où elle résidait. C'est cette seconde enveloppe qu'elle choisit d'ouvrir d'abord. Elle reconnut immédiatement l'écriture soignée de son amie.

Ma chère Abi,

Voici quelques mots de ta « petite sœur » qui je l'espère te feront plaisir. Les semaines s'étirent en longueur à Birmingham et mes camarades de classe se moquent un peu de moi lorsque je ne cesse d'égrainer les jours sur le calendrier en attendant tes lettres. Tu me manques. Vous me manquez tous et je prie chaque jour pour que nos retrouvailles se fassent le plus rapidement possible. Je ne comprends toujours pas pourquoi les services de l'enfance ont pris cette décision stupide de nous séparer aux quatre coins du Royaume-Uni. C'est ensemble que nous avons vaincu ce cauchemar à Greenvalley Manor. C'est ensemble que nous devrions panser nos blessures. J'ai de moins en moins confiance dans le jugement et les procédés des institutions qui s'occupent de nous. J'ai l'impression qu'ils se désintéressent de plus en plus de notre sort. Pour preuve, je viens de recevoir un pli de leur part qui m'annonce que je passerai mes vacances d'été en France dans une colonie près de Rennes en Bretagne. Quelle idée saugrenue ! Ils auraient pu au moins nous laisser

le choix d'aller là où bon nous semblait. À ce propos, sais-tu ce que devient Darla ? Notre Galloise préférée au sale caractère n'aime ni lire ni écrire, mais tout de même, elle pourrait nous envoyer un petit mot de temps à autre. L'unique courrier que j'ai reçu d'elle date de quelques jours après son retour en Pays de Galles. Sinon, j'ai régulièrement des nouvelles de tous les autres. Les lettres d'Oscar sont toujours aussi drôles et romantiques. En plus, il les parfume. Bon, je m'arrête là parce que je rougis bêtement en écrivant ça. Fais-moi savoir où tu passes les vacances afin qu'on puisse continuer de correspondre. Voici mon adresse d'été : Château de Concoret, Colonie de vacances et loisirs « Nouvel Horizon », Ille-et-Vilaine, France.

*Ta « petite sœur » qui t'aime et t'embrasse très fort.
Kristen*

Les yeux d'Abigail pétillaient de joie. Elle relut ces lignes plusieurs fois puis replia avec soin la précieuse lettre avant de décacheter la seconde, celle du service de l'aide à l'enfance, qui lui indiquait aussi sa destination pour les vacances. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir qu'elle était identique à celle de son amie : *Château de Concoret, Colonies de vacances et loisirs « Nouvel Horizon », Ille-et-Vilaine, France*. Le cœur d'Abigail se mit à battre plus fort à l'idée de passer l'été avec Kristen. Sans attendre, elle saisit une feuille de papier, s'installa à sa table de travail et écrivit une nouvelle lettre pour lui annoncer cette grande nouvelle.